Un sourd craquement se fit entendre, et Kaër porta sa main gauche à son visage coupé en deux par une gigantesque balatre.

La chance avait tourné.

—Bien sanglé, petit Josille ! crièrent les Blancs à leur tour.

—Faut pas bouder, Kaër ! répondirent les Rouges désappointés. Haïte ! Drugez ! A la brave !

Il n'y avait plus que les deux Josille au centre de la lice. Le commun des champions avait fait trève, et c'était en vérité triste chose que de voir ces pauvres gars, couchés sur le sable, haletants, défigurés, étancher leurs plaies avec les lambeaux de leurs chemises.

Les moins maltraités noyaient leurs douleurs dans des flots de cidre ; les autres faisaient de fort laides grimaces, et quelques-uns donnaient à peine signe de vie. On ne prenait point garde à eux.

Saint Sauveur ! la foule avait bien autre chose à regarder.

Kaër, un instant aveuglé par le terrible choc qu'il avait reçu, mit son brassard de cuir devant son visage et tint son arme en arrêt.

Le petit Josille, loin de profiter de son avantage, tira froidement son chollet de sa poche, et se moucha bruyamment, au grand plaisir de ses tenants, qui trouvèrent la plaisanterie d'excellent goût.

—Holà là ! disaient les femmes en pouffant de rire ; l'on ne s'est jamais tant ameusé, pour sûr... Pas vrai ?

A la Garenne comme ailleurs, en France, le ridicule tue. Ces paroles et les éclats de rire jetèrent le grand Josille hors de son sang-froid. La fureur le prit en même temps que l'humiliation l'accablait. A dater de ce moment, personne n'engagea pour lui de nouveaux paris ; certains même, parmi les tenants, mirent sur le tapis quelques grosses subtilités armoricaines et tâchèrent de résilier leurs gageures.

Il n'était pas vaincu pourtant. La contraction de ses traits durement accusés et la balafre écarlate qui sillonnait son visage, donnaient à sa physionomie une sauvage et menaçante puissance. Son souffle râlait en s'échappant de sa poitrine. Son pied impatient creusait le sol.

Il frappait sans relâche et avec un véritable délire. On avait le vertige à suivre les prestigieuses évolutions de son fouet, qui claquait, à droite, à gauche, et décrivait autour du petit Josille des myriades de circonférences bizarrement enchevêtrées.

Le petit Josille, lui, gardait son calme et parait, sans se presser, ces coups prodigués follement. Il attendait, toujours souriant et tranquille.

Pas une goutte de sueur à son front ; pas une ride insolite aux coins moqueurs de sa lèvre.

Parfois, lorsque l'occasion se présentait, son fouet rendait un bruit sourd auquel répondait un rugissement de Kaër.

Au bout de dix minutes, celui-ci était couvert de blessures.

Sa chemise, devenue haillon, flottait en lambeaux humides. Sa bouche écumait ; ses yeux, aveuglés par les mèches mouillées de ses cheveux, ne pouvaient plus diriger ses coups.

Et pourtant il frappait toujours.

La foule ne criait plus, ne riait plus, ne gageait plus : les femmes elles-mêmes se taisaient, et le vieux paysan chargé de dire " Haïte ! " se reposait.

Il y avait quelque chose de solennel dans cette lutte inégale désormais, quoique furieusement soutenue, qui se poursuivait au milieu d'un silence de mort. Chacun des coups de Kaër eût assommé son adversaire, si celui-ci ne les eût évités avec une infaillible adresse. Chacun des coups du petit Josille portait, au contraire : plus faibles, ils accablaient par leur nombre.

Les bons garçons de la Garenne sentaient-ils ce qu'avait de frappant cette victoire de l'intelligence sur la vigueur brutale ?

Nous ne savons ; mais tous retenaient leur souffle et dévoraient par avance la catastrophe prochaine.

Enfin le grand Josille tomba lourdement sur ses genoux.

—Faut pas bouder, Kaër ! crièrent à ce moment quelques voix timides. Haïdur !

Le malheureux roula son regard terne et fit un effort pour se relever.

Le petit Josille, impitoyable dans son triomphe, se moucha derechef. Quand il eut remis son chollet dans sa poche, il leva son fouet, comme pour donner le coup de grâce.

Un frémissement courut dans la foule.

Mais il y avait du bon chez le petit Josille.

Au lieu de frapper, il entortilla dextrement l'arme de son adversaire vaincu, l'arracha des mains de Kaër par une brusque secousse, et croisa ses bras sur sa poitrine.

Kaër ferma les yeux et mit sa tête brûlante dans le sable.

En conséquence de quoi, le vieux paysan proclama le résultat en ces termes :

—C'est fini de druger, Kaër n'en peut plus ! Huho !

Haïte, *haïdur* et *huho* sont trois interjections empruntées à la langue des chevaux, qui est très-commode pour diriger les hommes. *Haïte* veut dire Allez ! *Haïdur*, Redoublez ! et *Huho* signifie Halte !

Le petit Josille eut la livre de tabac, et chacun de ses tenants un chollet de douze sous.

Somme toute, ce fut une jolie *fête des fouets*, et les ménagères en parlaient encore l'an passé ; mais, l'an qui vient, on tâchera de mieux faire.

Paul Féval.

NOS GRAVURES

Les émeutes à Québec

Tous ceux qui ont visité Québec connaissent la rue Champlain qui longe le fleuve au pied de la citadelle. Notre gravure montre l'endroit mémorable où Montgomery est tombé, il y a un siècle, en montant à l'assaut de la citadelle à la tête des Américains. On y voit aussi la barricade élevée par les Irlandais, et les deux canons qu'ils y avaient placés pour mitrailler les Canadiens-français.

L'oiseau mort

Qui n'a vu cette petite scène émue se reproduire dans un coin solitaire où se tenait un groupe d'enfants ? Le jeune oiseau qui faisait leurs délices vient de mourir, peut-être par suite des caresses excessives dont ils l'ont accablé. Ils restent là stupéfaits. Le plus hardi tourne et retourne le cadavre, se faisant encore cette illusion qu'il peut revivre. Mais ses tentatives sont inutiles. Couché sur le dos, les pattes crispées, l'oiseau ne bouge plus. " Il est bien mort ! " disent-ils tous avec tristesse.— Et d'où vous vient, mes bons petits amis, d'où vous vient cette compréhension si hâtive ? Vous naissez à peine à la vie, et déjà votre esprit pénètre le profond mystère de la mort !... Dieu semble avoir donné à l'enfant une intuition particulière à ce sujet. Un jour, devant nous, une petite fille de trois ans, qui voyait couler son sang par suite d'une piqure, pleurait à chaudes larmes, s'écriant " qu'elle allait mourir ! "—Pourquoi cette terreur ? Que les philosophes nous le disent, et nous saurons comment les enfants peuvent comprendre la mort d'un oiseau.

UN REMEDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consomption, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi une remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. Sherar, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

CHOSES ET AUTRES

On lit dans le journal de la *Société contre l'abus du tabac :*

Le nommé Vacossin, de Rotangy (Oise), France, vient de mourir victime de l'usage immodéré du tabac. D'abord une petite ampoule parut à sa lèvre inférieure, et fut dès l'abord reconnue comme produite par la pipe à court tuyau dite brûle-gueule. Malgré les avis réitérés du médecin, auxquels s'étaient joints les conseils des voisins, il ne voulut pas consentir à cesser de fumer. Le mal s'aggrava ; il dégénéra en un cancer qui lui envahit la face et le cou, à tel point que le passage de tout aliment, même liquide, devint impossible. Le malheureux est mort de faim !

—

Napoléon III n'oublia jamais les services et le dévouement de Persigny. De tous ses amis de l'adversité et de la première heure, Persigny fut le seul qui conserva vis-à-vis du souverain une liberté complète de langage et une indépendance absolue d'allures et d'opinions. L'Empereur redoutait ses familiarités, mais il était trop faible et trop bon pour les faire cesser. Ce confident intime, ce compagnon des dangers, ami de cœur, était un peu l'enfant terrible ! Bien qu'il se tînt souvent à l'écart et dédaignât le rôle de favori, il voyait l'Empereur à sa guise et lui exposait librement ses vues, ses opinions, ses griefs.

Napoléon III aimait Persigny et lui pardonnait aisément ses boutades, ses caprices et jusqu'à ses intempérances de langage. Il n'oublia jamais que celui-là fut l'artisan et l'instrument le plus actif des grands actes de sa vie : Strasbourg, Boulogne et le 2 Décembre.

—

Une scène de plus à ajouter aux drames de l'amour :

Un sous-lieutenant de l'armée autrichienne, M. de Horn, fils du baron de ce nom, employé supérieur des postes à Bamberg, recherchait en mariage Mlle Lina Hammerbacher.

Le père du jeune homme ayant refusé son consentement, motiva son refus par des propos attentatoires à l'honneur de la jeune fille. Il lui en coûte aujourd'hui quatre mois de prison pour diffamation. Quant aux deux fiancés, ils reposent aujourd'hui tous deux au cimetière de Bamberg : elle, n'ayant pu supporter l'affront qui lui était fait, s'est logée une balle dans le cœur ; lui, ne pouvant survivre à celle qui lui avait fait le sacrifice de sa vie, s'est brûlé la cervelle avec la même arme.

—

Après avoir dit que le mariage est de moins en moins populaire en France, un écrivain français fait des réflexions qui sont bien de nature à effrayer les célibataires et les veufs.

" Avant vingt ans pour les hommes et vingt-cinq pour les femmes, la mortalité est plus grande dans le mariage que dans le célibat ; passé cet âge, le mariage devient l'état le plus avantageux de la longévité ; si avant ce moment il était dangereux, c'est parce qu'il était prématuré.

" Quant au veuvage, c'est l'état le plus funeste jusqu'à soixante ans, chiffre passé lequel la mortalité sévit principalement sur les célibataires. Enfin, au point de vue criminaliste, il semblerait prouvé que le célibat pousserait à tous les méfaits, puisque la moyenne des célibataires accusés est de 53%. Plus de moitié. Affreux célibataires ! "

Ainsi, il ne faut se marier ni trop jeune ni trop vieux. Rien de plus raisonnable à tous les points de vue.

—

On sait que M. Thiers fit tout ce qu'il put pour empêcher l'empereur de déclarer la guerre à la Prusse.

Ayant rencontré, un soir, chez Mme de V...(en 1870), le maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui causait de l'éventualité d'une marche prochaine sur le Rhin, M. Thiers lui dit :

—Maréchal, détournez-les de faire cette guerre. Si vous ne le pouvez pas par vous-même, employez un artifice. Les femmes sont fort écoutées sous cet étrange gouvernement. Eh ! bien, au prochain bal de l'ambassade d'Autriche, approchez-vous de l'aimable princesse de Metternich et priez-la de dire de ma part à l'impératrice que, dans le cas d'une collision avec la Prusse, nous serions brisés comme verre, parce que nous ne sommes pas prêts.

Nous ne savons pas si le maréchal Baraguay-d'Hilliers suivit le conseil qui lui était donné.

—

Voici l'opinion d'une demoiselle sur le divorce :

Ce serait un véritable attentat. Voilà un époux convaincu d'être un fieffé gredin ; alors vous lui donnez sa liberté et l'envoyez se faire... marier, ailleurs, c'est-à-dire, qu'au lieu d'une victime il en fera peut-être une douzaine. Loin de l'enfermer soigneusement avec sa première victime, vous le lâchez au milieu des demoiselles à marier, c'est affreux ; je proteste.

M. B... est d'un avis contraire :

Je suis pour le divorce ; car s'il eût existé, jamais nous n'eussions entendu parler de la lamentable histoire de Barbe-Bleue.

Une autre opinion :

Monsieur,

Le divorce est une institution nécessaire ; mais il faut l'introduire dans nos lois plutôt comme un épouvantail que comme une réalité, et le rendre difficilement accessible aux époux.

Par exemple, on pourrait stipuler que le mari divorcé conserverait, malgré tout, sa belle-mère première. Je crois qu'un homme y regarderait à deux fois avant de collectionner un lot de belles-mères assorties.

Agreez, etc.

—

On vient d'avoir, en Californie, à San-Francisco, un exemple des excès auxquels peuvent donner lieu les violences de la presse. M. De Young, propriétaire et rédacteur du *Chronicle*, ayant, dans un article des plus injurieux, diffamé la réputation du père du Rév. M. Kalloch, candidat à la mairie, celui-ci a répondu par un discours terrible qu'il terminait en accusant les De Young d'être les fils d'une prostituée. Charles De Young, furieux, s'est fait conduire en coupé devant l'entrée particulière du Metropolitan Temple, où le Rév. Kalloch a son cabinet, et l'a envoyé prévenir par un messager qu'un gentleman désirait lui parler. Le révérend s'est approché du coupé, et De Young lui a tiré un coup de revolver dans le sein. Le blessé a chancelé, s'est retourné pour s'enfuir et a reçu une seconde balle dans la hanche ou dans la cuisse. Il y avait dans le quartier beaucoup d'ouvriers, dont plusieurs se sont précipités sur le coupé ; mais De Young les a tenus un instant en respect avec son revolver. Un policeman est arrivé et l'a fait prisonnier ; mais quelques individus ont soulevé et renversé la voiture, et immédiatement après De Young et le policeman ont été attaqués et frappés. D'autres policemen étant survenus, De Young a été mené au pas de course à l'hôtel Balwin, poursuivi par la foule qui criait : " Tuons-le ! Pendons-le ! "

Pendant toute la journée, la ville de San-Francisco fut sur le qui-vive. Heureusement que Kearney, le célèbre agitateur, arriva à temps pour calmer les ouvriers. Si le Rév. Kalloch était mort, une émeute terrible aurait éclaté, la prison aurait été envahie et les De Young massacrés.

VARIÉTÉS

Nous connaissons un parvenu qui fait un singulier usage de sa fortune.

—Maintenant, nous disait-il dernièrement, quand j'ai besoin d'être purgé, je n'emploie que les purgations les plus chères... et j'en bois deux bouteilles !

***

Dans une grande administration :

—M. le directeur, s'il vous plaît ?

—Il n'y est pas.

—Quand reviendra-t-il ?

—Lorsque M. le directeur a donné l'ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra !

***

Un monsieur, pris d'une rage de dents, monte chez un opérateur qui lui extirpe sa molaire.

Le monsieur s'en va en déposant sur la cheminée non pas de l'argent, mais sa dent.

—Pardon, vous vous trompez, dit le dentiste en souriant.

—Non pas, car il y a deux mois vous m'avez pris un louis pour me mettre de l'or dans cette dent... je vous la laisse. Puisque vous prenez dix francs pour une extraction, j'espère que vous ne m'avez pas volé, et que dans cette dent, il y avait bien pour dix francs d'or.